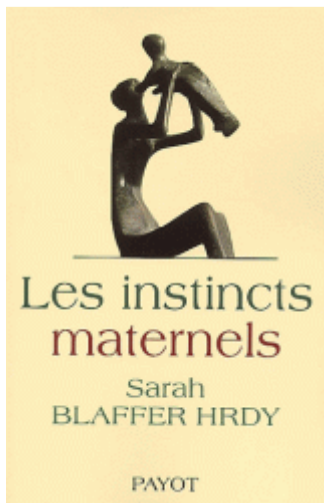


Y a-t-il un instinct maternel ?

Sarah Blaffer Hrdy, Payot, 2002.



JEAN-FRANÇOIS DORTIER

Sarah Blaffer Hrdy revisite les thèses de la sociobiologie et du culturalisme. Pour l'une, les gènes programment les mères à aimer leurs petits. L'autre voit dans l'instinct maternel une pure construction sociale.

Quoi de plus attendrissant qu'une mère allaitant son enfant ? Qu'une chatte appelant désespérément ses petits disparus ? Charles Darwin partageait cette conviction. En témoignent ces propos du professeur Whewell, qu'il cite dans *La Filiation de l'homme* : « Lorsqu'on lit les exemples touchants d'affection maternelle, rapportés si souvent au sujet des femmes de toutes les nations, et des femelles de tous les animaux, comment douter que le mobile de l'action ne soit le même dans les deux cas ? » Et ce mobile, c'est l'instinct maternel. Et Darwin de citer le chagrin des guenons lorsqu'elles perdent leur bébé ou le zèle qu'elles peuvent mettre parfois dans l'adoption de petits singes orphelins : « Une femelle babouin avait un coeur si grand qu'elle adoptait non seulement les jeunes singes d'autres espèces, mais volait aussi de jeunes chiens et chats, qu'elle emportait partout avec elle. » Fort de ces ressemblances évidentes entre les comportements

des mères dans de nombreuses espèces animales et humaine, Darwin en concluait que l'affection maternelle faisait partie des instincts sociaux les plus puissants, et qu'elle poussait les mères humaines et animales à nourrir, laver, consoler et défendre leurs petits.

Contre cette évidence de l'instinct maternel, Elisabeth Badinter avait écrit en 1980 un livre choc, *L'Amour en plus* (Flammarion). Loin d'être une donnée naturelle, un instinct inscrit dans les gènes des femmes, l'amour maternel serait profondément modelé par le poids des cultures. Son dossier - bien ficelé - était de nature à ébranler les certitudes. Reprenant les travaux sur l'histoire de l'enfance, l'auteur en concluait que l'idée d'un amour maternel était une idée relativement neuve en Occident, qu'elle datait précisément des environs de 1760. Auparavant, du fait du nombre d'enfants qui mouraient en bas âge, des contraintes économiques qui pesaient sur la femme et, surtout, du peu de considération que l'on portait aux enfants (qu'on jugeait comme une sorte d'ébauche grossière d'être humain), l'attention apportée aux petits n'était pas si forte. De fait, le nombre d'enfants abandonnés ou laissés en nourrice montrait que beaucoup de mères n'étaient pas attachées à leurs petits. La littérature révèle aussi un nombre important de mères distantes et parfois brutales. Pour E. Badinter, ce n'est qu'à la fin du xviii^e siècle que le rôle de mère a été valorisé et que le regard sur l'enfance a changé. C'est alors que l'on a enfermé les femmes dans le rôle de mère nourricière exigeant un dévouement total à sa progéniture.

Voilà le dossier sulfureux de l'instinct maternel qu'ouvre de nouveau Sarah Blaffer Hrdy. L'auteur est iconoclaste. Sociobiologiste, elle appartient à ce courant de pensée qui veut que les comportements sociaux (soins parentaux, conduites grégaires, altruisme) sont profondément ancrés dans les dispositifs biologiques des espèces animales. Mais c'est au nom de la sociobiologie qu'elle s'attaque aux préjugés « machistes » du darwinisme. Dans *La femme qui n'évoluait jamais* (publié en 1983 aux Etats-Unis), elle contestait vigoureusement la vision darwinienne selon laquelle la nature aurait assigné aux femmes les rôles de « machines à pondre », femmes soumises et mères dévouées.

Dans *Les Instincts maternels*, S. Blaffer Hrdy défend une thèse qui se démarque à la fois du déterminisme implacable des gènes et de la thèse culturaliste, qui fait de l'amour maternel une pure « construction sociale ». Pour l'auteur, il ne fait aucun doute qu'il existe des mécanismes biologiques qui attachent la mère à son petit. Mais ces mécanismes ne sont pas des pulsions aussi implacables que le besoin de manger ou de dormir. Pour passer de la prédisposition à l'amour maternel effectif, il y a une cascade de logiques qui s'enchaînent. Et c'est la complexité de ces mécanismes qu'elle entreprend de décrire.

Les chercheurs ont mis en évidence chez les mammifères une zone spécifique du cerveau (située dans l'hypothalamus) qui stimule les comportements d'élevage. Cette zone cérébrale est sous la dépendance d'une famille de gènes appelés « gènes fos ». Une souris dépourvue du gène fosB ne sait pas s'occuper de ses petits et les délaisse. Le mécanisme est en fait plus subtil. C'est l'odeur des petits qui déclenche l'activation de ce gène, qui lui-même participe à la production d'hormones spécifiques stimulant la réaction maternelle. Un élément intermédiaire est donc à prendre en compte : l'odeur des petits. Tous les gens qui ont vécu à la ferme savent qu'il ne faut pas toucher les lapereaux tout juste nés. Imprégnés d'une odeur étrangère, ils ne seront plus reconnus par leur maman, qui les tuera sans pitié. Inversement, si l'odeur familiale est appliquée à un rejeton d'une autre espèce, la mère va s'attacher amoureusement à lui. C'est ainsi qu'une chatte pourra s'occuper d'un petit lapin ou d'un chiot. On a vu récemment une femelle lion s'amouracher d'une petite antilope, sa proie favorite habituelle ! Un autre mécanisme déclencheur du comportement maternel provient de la prolactine, une hormone qui produit la lactation chez les jeunes mères. La montée de lait déclenche chez les jeunes mères des pulsions maternantes. Il arrive que des jeunes femmes qui n'avaient jusque-là éprouvé aucun sentiment particulier pour les bébés, et redoutaient même de devoir s'en occuper, changent complètement à la naissance d'un enfant.

Hormones, odeurs, gènes... il existe donc de puissants motifs biologiques pour encourager les mères à s'occuper de leurs petits. Mais cela suffit-il à faire de toutes les jeunes femmes des mères aimantes et attentionnées ? En aucun cas. Après avoir décrit quelques bases biologiques de la maternité, S. Blaffer Hrdy rappelle que certaines mères sont négligentes, d'autres distantes ou même maltraitantes à l'égard de leurs petits. Certaines préfèrent un enfant à un autre, se choisissent des souffre-douleur. Pire : certaines mères pratiquent l'infanticide. L'auteur a été une des premiers chercheurs à montrer l'importance de l'infanticide dans le monde animal : scarabées, araignées, souris, écureuils, ours, hippopotames, loups pratiquent l'infanticide. Le plus souvent, il s'agit de meurtres commis par des mâles qui viennent de s'emparer d'un harem et se débarrassent des enfants présents. Mais l'infanticide est aussi le fait de mères qui opèrent un choix dans leur portée et abandonnent ou dévorent certains de leurs petits. L'infanticide est aussi présent dans les sociétés humaines. Et il n'est pas aussi rare qu'on pourrait l'imaginer. Dans beaucoup de sociétés primitives, c'est une pratique courante lorsque l'enfant est handicapé, ou que l'on ne connaît pas de moyen de contraception, ou encore faute des ressources nécessaires pour s'en occuper. Les infanticides ont été décrits autant chez les Yanomamis du Brésil que chez les Kungs d'Afrique du Sud. On sait que dans l'Antiquité, tout comme en Asie aujourd'hui, l'infanticide des petites filles a été pratiqué de façon sans doute massive.

L'abandon est un autre phénomène de masse à l'échelle historique. L'historien John Boswell a rassemblé des données sur les abandons d'enfants en Europe, de la fin de l'Antiquité à la Renaissance. Les résultats sont effrayants. Rome, dans les trois premiers siècles de notre ère, a connu des taux d'abandon de l'ordre de 20 à 40 % des enfants nés vivants ! Au Moyen Age et à la Renaissance, l'abandon d'enfant devient un problème social de grande ampleur amenant les Eglises et les gouvernements à fonder des centres d'accueil. En 1640, 22 % de tous les enfants baptisés à Florence étaient des enfants abandonnés. En Toscane, à la même époque, ils représentaient 10 % des naissances.

L'importance de l'abandon et de l'infanticide suffit à remettre en cause l'idée d'un instinct maternel irréprouvable. Certes, les mères qui se débarrassent de leurs enfants ont d'impérieuses raisons : la pauvreté, la solitude, l'enfant illégitime qu'il faut éliminer, le désarroi... La plupart des femmes qui s'y sont résolues l'ont fait la mort dans l'âme. Mais le fait même qu'elles aient cédé à ces pressions sociales prouve que l'instinct ne commande pas tout et qu'on peut lui désobéir. Infanticide, abandon, mise en nourrice, maltraitance... En somme, il ne faisait pas bon être enfant dans les temps anciens. Voilà pourquoi, selon S. Blaffer Hrdy, il a fallu que les enfants déploient des stratégies pour séduire les adultes et empêcher qu'on les rejette. Car l'amour maternel ne vient pas que de la mère : il suppose une intervention active de l'enfant pour se faire aimer. En termes évolutionnistes, plusieurs stratégies de séduction sont déployées par les nourrissons. Il y a d'abord les pleurs et les sourires. Les cris de bébé, tout comme les miaulements du petit chat, provoquent spontanément des réactions de compassion. De même, plus tard, la physionomie du nourrisson : grands yeux, visage rond, petite main potelée sont des prototypes qui stimulent chez l'adulte l'attendrissement. Et ce mécanisme ne touche pas que la mère mais aussi les personnes alentour.

Cette stratégie est payante. Beaucoup d'enfants délaissés par leur mère pourront être adoptés et recueillis par des « alloparents » (tantes, grands-parents) ou des étrangers. La nature a donc pourvu les nourrissons de défense contre les défaillances possibles de leur mère. Il est à remarquer que, dans beaucoup de sociétés de mammifères, les alloparents jouent un rôle important dans la prise en charge des petits. Chez les chimpanzés, les femelles et les mâles se disputent pour prendre un nourrisson, le petit exerçant sur eux une force quasi magnétique.

Cette aptitude des bébés à séduire les adultes autres que leur propre mère remet en cause, selon l'auteur, les analyses unilatérales sur l'attachement. Rappelons que la théorie de l'attachement de John Bowlby suppose que l'enfant éprouve un besoin de contact avec sa mère. Les enfants privés d'affection et de contacts maternels souffrent de graves carences. Or, les études récentes sur l'attachement

montrent que certains enfants n'ont pas une attitude aussi dépendante à l'égard de leur mère. Certains remplacent très bien leur maman par des mères de substitution ou d'autres contacts sociaux. S. Blaffer Hrdy s'en prend donc aux conclusions hâtives qui rivent la mère à ses petits au nom de l'impératif de l'attachement.

Au final, la thèse centrale de l'auteur est que l'instinct maternel n'agit pas comme un programme infallible. Il opère plutôt par une série continue de détonateurs, qui peuvent ou non s'amorcer, selon les circonstances ou les réactions à l'environnement. « Au lieu des vieilles dichotomies entre nature et culture, il faut s'intéresser aux interactions complexes entre gènes, tissus, glandes, expériences passées et signes de l'environnement, y compris les signaux sensoriels lancés par les nourrissons et les individus proches. »

Primatologue et anthropologue, membre de l'Académie des sciences américaine, professeur émérite d'anthropologie à l'université de Caroline-Davis, Sarah Blaffer Hrdy s'est faite connaître par ses travaux sur les langurs, de petits singes d'Amérique du Sud. Elle a publié *La Femme qui n'évoluait jamais* (1983, trad. française Payot, 2002).